

## *Avant-propos*

Pendant la crise, le snobisme continue. L'air sent la poudre, les balles perdues. Raison de plus pour s'attacher au superflu.

Somme toute, le snobisme constitue un rempart assez solide contre la barbarie. Il y a des choses que certains ne pourront jamais comprendre. Allez leur expliquer le goût inimitable d'un gin tonic quand le soir tombe sur la Méditerranée, le délice que c'est d'être à l'arrière d'un taxi parisien qui remonte les rues de la nuit, de voir la neige tomber un matin sur le pont Alexandre-III.

La vie est faite pour relire des Pléiade dans des maisons de campagne en hiver, revoir des films de Claude Sautet en Blue-ray, s'acheter des chaussettes en double dans une boutique de Jermyn Street (en revanche, jamais de demi-bouteille au restaurant), aimer la villa Malaparte à Capri.

L'auteur, qui a voyagé en Concorde au côté de Gene Tierney (bah oui), sait bien que, comme l'orthographe, comme la politesse, comme quelques femmes, le snobisme vous hisse au-dessus de vous-même. On ne va pas s'excuser pour ça.

Le snobisme permet de lutter contre les banalités du quotidien, nous libère des services militaires de l'existence. Grâce à lui, on apprend à devenir sensible et

doux comme Lee Marvin dans *Les Professionnels*. Il ne faut pas le confondre avec la mode. Il dure. C'est un Mérovingien. Il évite de tomber dans tous les panneaux.

Ces textes, qui avaient paru chaque semaine dans *Le Figaro Magazine*, donneront peut-être une idée de ce qui se passait en France en ce début de siècle vingt-et-unième. Qu'en restera-t-il? Des parfums, des impressions. Le sourire d'une inconnue à un feu rouge, l'adresse d'un bar d'hôtel, le bruit d'une Fiat 500.

On nous dira que c'est trois fois rien. Le bonheur est la somme de ces menus détails. Ne comptez pas sur nous pour en livrer le secret.

## *Retenir l'été*

Cette année, c'est non. On ne rentre pas. Ça sera sans nous. Poursuivre ses vacances en septembre relève de la vertu la plus haute.

Au retour, les tentations seront trop nombreuses. De nouveaux restaurants vont ouvrir leurs portes. Les initiés se chuchotent déjà les adresses avec des mines de conspirateurs. Ailleurs, un brouhaha s'élève. Des bookmakers de Saint-Germain-des-Prés parient sur les futurs prix littéraires. Des mères de famille au bronzage encore intact parcourent les grands magasins, des sacs multicolores au bout des bras. Il faut être inflexible, se garder des plaisirs pour l'avenir, ne pas mettre les pieds dans une librairie, continuer à acheter la presse locale. Vous ne pouvez pas savoir combien il est difficile de ne pas se jeter sur le nouveau Richard Ford.

Espadrilles aux pieds, nous montons la garde au bord de rivages de moins en moins surpeuplés. Qu'il est doux de laisser aux autres l'impression que les événements se précipitent! Cela demande de la discipline, l'homme ayant conservé de vieux réflexes d'écolier. Août se termine et une bonne odeur d'encre, de colle arabique lui monte aux narines. Ah, mais on doit être un héros pour feindre d'ignorer le prochain Woody Allen, faire comme si Michael Douglas n'incarnait pas Liberace, prétendre

que les noms de Valeria Bruni-Tedeschi et de Guillaume Gallienne n'évoquent rien !

Les jours raccourcissent. Le touriste se transforme en espèce en voie de disparition. Vaillamment, nous savourons toujours les cannelés de chez Frédélian au Cap-Ferret, les gin-fizz de la Boia à Cadaqués, les spritz un peu partout ailleurs. Les serveurs ont pour vous des délicatesses de nurses anglaises. On en parle sur un ton badin, mais l'heure est grave. Solitaire et intraitable, le septembriste tente d'inverser le cours des choses. Il a du mal. Il se sent dans la peau d'un résistant. Les dents serrées, il ne veut pas songer à tout ce qu'il rate.

Bientôt l'ouverture de la chasse. Il y aura des cerfs en rut et des lapins qui battent des records de vitesse. Notre sage se console en découvrant un *rioja* de derrière les fagots, le Viña Tondonia (toutes ces marques : quand l'auteur de ces lignes ne se surveille pas, c'est SAS qui s'empare de sa plume). Cela ne suffit pas. Une connaissance lui a glissé avec perversion dans l'oreille que la troisième saison de *Downton Abbey* allait être diffusée cet automne. Ce genre d'information a le don d'effriter les résolutions les plus fermes. Obstacle supplémentaire : la météo. Elle va se gâter.

Les jours raccourcissent. L'eau est de plus en plus froide. La pluie risque de se mettre de la partie. Les années passent. La rentrée reste. C'est comme ça : elle mène le monde.

## *Se défaire du cellulaire*

Tout va trop vite. *Un beau jour*, le premier film où les portables jouaient un rôle, date déjà de 1996. Michelle Pfeiffer et George Clooney y bataillaient à grand renfort de communications. Dans une nouvelle d'Anna Gavalda – même époque, à peu près –, l'héroïne décidait de ne plus revoir l'homme qui l'avait invitée au restaurant : il avait passé le dîner à essayer de vérifier subrepticement s'il avait reçu des messages.

Avec le recul, on a l'impression d'avoir vécu au temps des pigeons voyageurs, des signaux de fumée. Comment avons-nous pu nous en passer ? Les téléphones portables ressemblent désormais à des prothèses. Ne pas en avoir revient à être handicapé. Les goujats, les dames qui travaillent dans la publicité les posent sur la nappe avant de commander le menu. La règle consiste à pester lorsque l'appareil se met à sonner. La Parisienne pressée conduit sa Mini et converse grâce au kit mains libres. Elle a eu trop de PV. Des inconscients à vélo prennent des nouvelles de leur entourage en grillant les feux rouges ou en remontant les sens interdits. Les élèves envoient des textos pendant les heures de cours. Ces activités sont charmantes. En plus, cette invention se révèle d'un pratique quand on a oublié le code, en bas de chez des amis.

La modernité comporte ses dangers. Prière aux époux infidèles d'effacer leurs SMS avant de rentrer à la maison. Se méfier aussi de l'historique des appels. Il y a désormais toute une stratégie électronique pour accompagner le marivaudage. Cela renseigne suffisamment sur l'évolution des mœurs. Il est permis aux vieux ronchons que nous sommes de regretter les chères cabines, avec leurs bottins et leur odeur de tabac froid. Elles étaient souvent vandalisées. Il fallait être équipé, avoir des pièces, se munir d'une carte à puce. Des gens tambourinaient à la porte. On agitait un bras en signe d'excuse. Cela a l'air de remonter aux grottes de Lascaux.

Qu'on est loin des débuts du cellulaire ! Les modèles pesaient des tonnes. On aurait pu s'en servir d'haltères. Heureusement, il arrive que le réseau soit indisponible. Résonne alors la phrase : « Je te rappelle sur le fixe. » Elle contient des promesses de romanesque.

Citer toujours ce dessin du *New Yorker* où le personnage disait à son interlocuteur : « Je suis obligé de racrocher. J'ai encore fait une photo de mon oreille. »

## *Céder à l'appel des feuilles d'automne*

C'est plié. Les prix littéraires ont été distribués. Les jurys ont agi avec une équanimité de nounou bretonne : une cuillerée pour Albin Michel, une pour Gallimard, une autre pour Grasset. Dans l'ensemble, la rentrée a bien déçu. Ces braves gens ont parfois l'impression d'avoir lu pour rien. Leur candidat a perdu. Ils font la tête. Leurs confrères exultent. L'âme humaine n'est pas toujours une jolie chose.

Il reste l'Interallié qui sera décerné à un journaliste. Le Flore est allé à une demoiselle dont le livre est plein de photos. L'ensemble est assez gai. Il y a aussi de la tristesse. Doux mélange. Les auteurs ne sont pas effrayés par les grands sujets, les droits de l'homme, la guerre de 14, l'amour. Le mois se poursuit. Voici la saison de l'armistice et du Goncourt. Cela représente beaucoup d'anciens combattants. Pour les écrivains, une vie normale va reprendre. Ils cesseront de harceler leur éditeur.

Et Drouant, dites ? Vous savez ce qui se passe pour mon chef-d'œuvre du côté de la place Gaillon ? Secouez-vous un peu, bon sang. Que fabriquent vos commerciaux, à la fin ? Déjà que mon bouquin n'est pas en pile à la Fnac. Finies, ces jérémiades. Des inconscients achèteront même des titres qui ne figurent pas sur les listes.

On en trouvera pour se rabattre sur les classiques. Les choses rentrent dans l'ordre.

Le rideau tombe sur cette éternelle comédie, ce drame terriblement français. Les Scorpions fêtent leur anniversaire. À la télévision, les demoiselles de la météo continuent à montrer leurs genoux. En dépit des brouillards et de la pluie, elles ont l'air dans une forme magnifique. Leur tenue contraste avec les horreurs qu'elles désignent sur la carte. Sur Canal+, elles sont insolentes avec les académiciens. La rébellion souffle par anticyclones. Ce sera bientôt le tournoi des Six Nations. Les maillots des rugbymen sont désormais couverts de logos. Le résultat en est qu'on ne voit plus au juste à quelle équipe ils appartiennent. De prévoyantes municipalités commencent à parsemer les avenues de guirlandes lumineuses. Le Père Noël est de plus en plus impatient. Tel est novembre, avec son parfum de marronniers, ses froissements de feuilles mortes. C'est l'époque où l'on repêche des ossements dans la baie d'Antibes. Cela, aucun romancier ne l'a inventé. Aux dernières nouvelles, l'automne durerait jusqu'au 21 décembre.



## *Visiter Monaco*

Monaco est un parc à thème. On y organise des courses de Formule 1 et on y décerne des prix littéraires. On voit que le thème n'est pas exactement défini. Alice Cooper habite là. Un paquebot aussi énorme que le *Costa Concordia* mouille dans le port. Devant le casino, des touristes se font photographier à côté de Ferrari jaune vif. Le rêve se décline sous forme de carrosseries italiennes. Les machines à sous ne crachent plus leurs jetons comme des noyaux. Elles fonctionnent désormais avec des tickets. La poésie a déserté les salles de jeux. Rampoldi, le restaurant où Sinatra avait ses habitudes, est en travaux. Après 22 heures, on se sent un peu comme un étranger dans la nuit.

L'écrivain Alain Mabanckou a reçu le prix Pierre de Monaco. On était bien content pour lui. La princesse Caroline était là. Après les discours officiels, elle égrena ses souvenirs d'«Oncle Frankie», les vacances à Palm Springs chez le crooner, un scandale au Jimmy's où une bouteille vola à travers la piste. Sous un plafond à moulures de l'Hermitage, elle évoqua les chanteurs Georges Chelon et Peppino di Capri, compara les mérites de Mireille Mathieu et de Georgette Lemaire, raconta que son frère avait une panoplie de Thierry la Fronde et qu'elle se déguisait en Isabelle. Parfum d'années 1960.

Ces détails figureront sans doute dans sa future biographie. Marc Lambron, très en forme, improvisa une sorte de quiz. Quel écrivain avait rendu visite à Malraux au cap d'Ail en 1941? Comment s'appelait Cary Grant dans *La Main au collet*? Quelqu'un rappela que, dans *Fenêtre sur cour*, Grace Kelly versait un verre de puligny-montrachet à James Stewart, précision qui se trouve dans le dernier Jay McInerney. Plus gentiment, un sommelier servait un cheval noir, robuste saint-émilion qui a une puissance de 4×4 (oublié de noter le millésime). Une dame qu'il ne connaissait pas aborda Jean-Loup Dabadie pour lui lancer: «Oh, vous, alors!» Il n'en est toujours pas revenu. Caroline avait son sourire.

Il est encore mieux en vrai que sur les couvertures des magazines. Il lui arrive de dire des bêtises. Elle fait ça en levant les yeux au ciel. «Ne me citez pas», s'inquiète-t-elle. Pourquoi désobéir à une personne aussi pimpante?

## *Poster une lettre*

Sur les nouveaux timbres, Marianne a l'air un peu bête. Sous le bonnet phrygien, son regard vide est celui des mannequins qui défilent pour des marques de lingerie. On aimerait voir une France plus énergique, plus inspirée. Gros progrès: le prix n'est plus marqué. Cela évite de réimprimer lors des hausses. C'est ainsi que l'État diminue ses frais de fonctionnement. D'un rose délavé, ces timbres sont autocollants.

Comment retrouver le goût amer que leurs prédécesseurs laissaient sur la langue? On a les madeleines de Proust qu'on peut. Écrire, à une époque, c'était se rincer la bouche. Ces désagréments appartiennent au passé, comme ces volumes aussi épais que des édre-dons dont il fallait découper les pages. Combien de Goncourt sont ainsi restés en panne, avec leur tranche toute dentelée!

Plus personne n'écrit de lettres. Il n'y avait que Jacques Chardonne et Paul Morand pour avoir une correspondance quasi quotidienne étalée sur près de vingt ans. Cela représentera trois tomes de 1 200 pages. En 1968, Chardonne meurt. Morand se met à tenir son *Journal inutile*. Cet exemple prouve une chose: on a connu le vrai bonheur. Il y avait le choix de l'encre, du papier, de l'enveloppe.

Après, on devait sortir, se rendre à la boîte la plus proche. Chez nous, elles sont jaunes, cubiques. À Londres et en Italie, leur rouge vif les signale aux passants. Celles de New York, qui sont d'un bel arrondi, ont un bleu foncé assez remarquable. On aura deviné qu'en Irlande elles sont vertes, naturellement. L'Espagne en a de jaunes, en forme de tour. Cette palette de couleurs touche à la poésie. À la campagne, les chiens mordaient les mollets du facteur. Cela assurait une civilisation. Ça, nous sommes bien sots, avec nos e-mails. Quelle paresse ! Cette inconscience. Un bug, et tout sera effacé. Adieu les souvenirs. Au revoir anecdotes.

Il convient de réagir. Jeunes gens, à vos stylos. Que La Poste croule sous vos missives. Envoyez des cartes postales. Présentez vos vœux. Devenez incollables sur le vergé, le vélin. N'oubliez aucun anniversaire. Remerciez en caractères vêtus de bleu. Les réponses, par la même voie, ne tarderont pas. Que les centres de tri débordent de vos feuilles noircies. Il va encore y avoir des grèves.

## *Bien choisir ses pompes*

On n'apprendra rien à personne en disant que les hommes et leurs chaussures, c'est toute une histoire. Il est aisé de deviner le caractère de quelqu'un en regardant ce qu'il porte aux pieds. Les inconscients ne se doutent pas de ce que les souliers révèlent au premier coup d'œil. On ne se méfie jamais assez.

Le nom de Roland Dumas se confond désormais avec une marque italienne dont on oublie toujours si elle s'écrit avec un ou deux *t*. Toutes ces études de droit, ces années dans les coulisses du pouvoir pour se résumer à une paire d'embauchoirs ! La vie est injuste. On se souvient aussi de cette photo de Henry Kissinger les pieds sur son bureau : sa semelle était trouée. À ce détail, on reconnaissait le célibataire intermittent. Un autre cliché confirmait l'hypothèse : le secrétaire d'État sortait du pressing avec ses costumes sur un cintre. Décidément, l'intendance n'est pas notre truc.

Les femmes ont les bijoux, le maquillage. Que reste-t-il aux hommes pour se distinguer ? Ils ne vont quand même pas arborer des gourmettes. Les yeux faits, inutile d'y penser. Non, il y a les chaussures. Ce sont des compagnes exigeantes. Elles demandent de l'attention. Néglige-t-on de les cirer, elles vous signalent immanquablement à l'attention des autres.

Dans le film *Quai d'Orsay*, on découvre qu'au ministère des Affaires étrangères les diplomates qui comptent glacent le dessus de leurs chaussures. Toute une société se réfugie dans ces infimes différences. Des codes existent. Cuir ou daim ? Contrairement aux idées reçues, le daim résiste mieux à la pluie. Un nouveau mot est apparu : nubuck. Il fait chic, a des sonorités de tribu indienne. Boots ou mocassins ? Lanières ou soufflet ? Derby ou richelieu ? Le choix est restreint. Les dames, de leur côté, se perdent en conjectures, entre ballerines, sandales, cuissardes, escarpins. Les tourments masculins consistent à éviter les lacets de couleur vive, à pester contre l'absence de cireurs dans les rues de Paris. À Barcelone, à New York, il n'y a que ça. L'été, les espadrilles sont de rigueur. À la maison, n'enfiler des charentaises qu'en présence de (très) proches. Les baskets sont généralement à proscrire. Vous n'avez plus quinze ans. Qu'est-ce que c'est que ce pays où les parents s'habillent comme leurs enfants ?

## *Relire Berthet*

Il va falloir s'y habituer, mais quand même ça fait bizarre. Nos répertoires ressemblent de plus en plus à des cimetières. Tous ces noms propres qu'on devrait barrer, qui ont soudain l'air d'avoir été gravés dans le marbre. Dix ans déjà que Frédéric Berthet est mort. On l'avait retrouvé chez lui, entre Noël et le jour de l'an. Dans *Daimler s'en va*, il y avait cette phrase : «Le dandysme consiste à se placer du point de vue de la femme de ménage qui découvrira le cadavre au matin.» C'est exactement ce qui s'est passé dans la réalité.

Ce normalien n'avait pas le profil de la rue d'Ulm. Il aimait Salinger et le champagne, la pêche à la mouche, le tennis et Kafka. Il avait été conseiller culturel à New York, le seul travail qu'il ait jamais eu. Son métier était écrivain, mais comme écrivain n'est pas un métier, il ne pouvait pas s'en tirer. Avec sa drôle de tête, ses grosses lunettes et ses polos bleu marine boutonnés jusqu'en haut, son imperméable froissé à la Colombo, il était un personnage de Blondin qui aurait voulu se réveiller dans un roman de Fitzgerald. Il y est arrivé, à sa façon, avec ses voitures anglaises, son côté très tweed.

Il avait cru que l'alcool serait son compagnon de route. Il fut son ennemi. «Écrire : se sortir de l'eau soi-même en se tirant par les cheveux.» Il se noya

dans le whisky et le vin blanc. Il était pourri de talent. Ses incertitudes l'asphyxiaient. Le soir, il téléphonait (longuement) à Michel Déon. Le prix Nimier le remarqua. Antoine Gallimard faillit lui confier la direction de la NRF. Il avait habité la Creuse et le Berry. Ses livres continuent à clignoter, comme ces étoiles dont la lumière nous parvient encore après qu'elles sont éteintes. Monica Sabolo parle de lui dans un roman qui a reçu le prix de Flore. Alice Déon a publié sa correspondance. Des gens demandent désormais : « Ah, vous avez connu Frédéric Berthet ? » avec un soupçon d'admiration dans la voix.

Je revois l'appartement de la rue Tournefort, avec son piano à queue au milieu du salon, ce déjeuner au Cherche-Midi avec Jean-Michel Gravier (disparu, lui aussi), le vieux break Mercedes. Au moins, il n'a jamais eu cinquante ans. À son enterrement, Echenoz était en larmes et Sollers applaudit le cercueil. Après, ses amis se retrouvèrent dans un café, place Victor-Hugo. Personne ne savait quoi commander. Ceux qui restent ont toujours tort. « Yep ! », aurait fait Frédéric, avec ce petit rire qui n'était qu'à lui.